

Meltem KUTAHNECI

Présentation du livre de Geneviève Morel, « La loi de la mère », Essai sur le sinthome sexuel, Paris, Economica, Anthropos, 2008.

« La loi de la mère ». Un titre qui nous étonne, nous qui sommes tant habitués à voir la question de la loi réservée au père symbolique. Il laisse à penser qu'il ne s'agit pas d'un de ces livres qui ne cessent de répéter les concepts analytiques devenus pour eux tellement évidents que nous ne pouvons plus les questionner. La relecture du séminaire « Le sinthome » permet à l'auteur de démontrer le retournement final qu'opère Lacan par rapport aux concepts du père et de l'ordre symbolique et de nous inviter à les examiner autrement pour que tant de cas « obscurs » puissent trouver un sens dans les théories analytiques, notamment concernant les ambiguïtés sexuelles.

Voici la thèse de Geneviève Morel : les équivoques maternelles qui confrontent l'enfant très tôt à la jouissance de la mère s'imposent à lui sous forme de commandement, donnant à la parole de la mère force de loi. Cependant, si nous pouvons parler ici de la loi, il ne s'agit pas d'une loi du désir mais d'une loi sans loi, d'un caprice primordial maternel causé par le non rapport sexuel. Il faut encore que l'enfant interprète les équivoques maternelles dans le but de déchiffrer son énigme, mais surtout dans le but de s'en séparer afin de se constituer une subjectivité. Cette interprétation qui suppose donc déjà une séparation va trouver une assise dans le symptôme dont le statut réel répond à celui des paroles légiférantes maternelles, qui sont impossibles à symboliser. Nous parlons alors, comme le rappelle le titre du premier chapitre, d'un symptôme séparateur. Habiller le symptôme de la fonction de séparation nous invite ainsi à le penser d'une toute autre façon car celui-ci n'est plus qualifié comme une contingence mais comme une nécessité inévitable.

Dans la première partie de l'enseignement de Lacan, on ne trouve pas cette thèse selon laquelle le symptôme serait nécessaire au sujet pour qu'il puisse se séparer de la jouissance maternelle. Lacan y donnait au Nom-du-Père la place de pur signifiant de la loi et par là même celle d'agent de la castration. C'est avec la théorie du sinthome qu'il fera finalement de ce Nom une des formes possibles du symptôme, parmi d'autres. D'où la caractéristique pas-toute du sinthome de chacun dans la mesure où la seule forme qu'il peut avoir n'est pas le Nom-du-Père, le tout-phallique.

Il y a donc des symptômes, malgré la bonne loi du Nom-du-Père, et le père n'est plus une condition essentielle pour séparer l'enfant de la mère. Il est juste un support sur lequel l'enfant peut avoir une assise pour constituer un symptôme qui ébauchera son émancipation. Cette nouvelle théorie met l'accent sur le symptôme qui inscrit dans le réel l'interprétation faite par le sujet des équivoques maternelles. Elle le fait ainsi migrer de son essence toute symbolique vers le réel, sachant qu'à la fin de son enseignement Lacan avait désigné le symptôme comme étant « la seule chose vraiment réelle ».

Mais comment atteindre ce réel ? L'atteindra-t-on par la construction freudienne de la vérité historique ou par la réduction lacanienne ? La parole a-t-elle un pouvoir constructif ? C'est à partir de ces questions que l'auteur s'interroge sur la pratique analytique. Et elle y répond en reprenant une citation de Lacan : « Le symbolique tourne en rond et il ne consiste que dans le trou qu'il fait ». L'interprétation touche le symptôme, autrement dit le réel, non parce qu'elle permet au sujet de reconstruire sa vérité historique mais parce que le sens qu'elle incarne comporte déjà des bouts de réel, dans la mesure où les effets de sens font exister le réel, donc le symptôme, comme résidu du sens. Au fil de l'analyse, le symptôme sera donc de plus en plus réduit jusqu'à la limite où le sens ne l'émeut plus, jusqu'à la limite où le symptôme abolit le symbole. Cette abolition du symbole dont Lacan parle à la fin de son enseignement à travers le développement de la théorie du sinthome, signe la fin de la suprématie du symbolique par rapport au réel et à l'imaginaire. La nature du symbole n'est plus le signifiant maître absolu, mais le S2, lieu des équivoques. Le Nom-du-Père perd aussi parallèlement sa place centrale. Il n'est de ce fait plus la marque d'une loi divine, le signifiant de la loi ; il est dès lors distingué du trou du symbolique où réside l'interdit de l'inceste. Ce qui suppose que nous ne pouvons plus le distinguer comme le 4^e rond, comme le suggérait la théorie de la métaphore paternelle. Le symptôme qui prend la place du Nom-du-Père comme quart élément incontournable qui lie le réel, le symbolique et l'imaginaire devient donc une alternative à celui-ci, concernant la fonction de séparation de la loi de la mère.

Ce qui suppose également que la nomination couplée avec le symptôme n'est plus non plus l'affaire du Nom-du-Père. Elle est dès lors du côté de la mère, et intrinsèquement chargée de faute à cause de l'appétit de jouissance maternel causé par le non rapport sexuel. Ce non rapport constitue alors la faute structurale primordiale de l'Autre et par là même du sujet. Mais comment le sujet incarne-t-il la faute de l'Autre, comment cette transmission se met-elle en place ? Geneviève Morel traite cette question à partir de la théorie du sinthome, qui nous

permet de la penser autrement qu'en termes d'identification. Pour ce, elle rappelle le concept du prolongement du symptôme dont parlait Lacan à propos de Joyce et de sa fille Lucia. Selon ce concept, l'enfant remarque la carence de l'Autre et s'appuie dessus afin de la modifier. Il fabrique en conséquence un nouveau symptôme qui suppose une certaine correction de cette carence. Penser ainsi la transmission incite l'auteur à apporter des réponses autres à des questions actuelles de société comme l'homoparentalité et l'adoption. Son but principal étant de souligner l'erreur de tirer de la psychanalyse des normes identificatoires entre les générations, en nous invitant à interroger cette idée répandue selon laquelle les enfants, pour grandir normalement, auraient besoin de deux référents, masculin et féminin, donc un père et une mère. Le concept du prolongement du symptôme nous montre que l'identification n'est plus la seule façon de penser la transmission, car elle peut se construire également en tant que réponse symptomatique.

De plus, cette transmission ne se fait pas seulement dans les familles mais aussi chez les psychanalystes. L'auteur nous l'expose à partir du récit de sa participation au jury de la « passe ». Elle y explique comment, au fil de la transmission d'analystes en analystes, quelque chose passe sans qu'elle tienne d'une identification pure et simple mais d'un tressage du sinthome de l'analyste dans celui de son analysant.

Ces deux propriétés du sinthome, à savoir être séparateur et être ce qui est en jeu dans la transmission, font de lui un concept qui coiffe théoriquement le Nom-du-Père qui n'est dès lors plus le seul vecteur possible de la transmission parents/enfants par identification primordiale au père. Cela va de même pour le phallus qui n'est autre qu'un signifié contingent de la jouissance. Ce qui suppose que l'inscription dans la fonction phallique pour subsumer son rapport au sexe n'est plus non plus une évidence.

Geneviève Morel réfute ainsi radicalement l'affirmation selon laquelle la sexuation d'un individu serait fixée définitivement par le Nom-du-Père, même s'il est vrai que les identifications sexuelles ont leur poids dans nombre de cas.

La psychanalyse n'aurait aucun moyen de définir une fois pour toutes qui est l'homme et qui est la femme ni d'établir une différence claire entre les deux. Mais, par contre, elle peut donner les moyens de penser autrement la différence des sexes qu'en se référant au phallus. C'est pour asseoir cette thèse que l'auteur nous invite à imaginer une fiction inspirée du test de Turing et pose cette question : « L'analyste reconnaîtrait-il, à seulement écouter la personne

qui s'adresse à lui, s'il s'agit d'un homme ou d'une femme ? ». Et elle y répond : Parfois oui, parfois non. On peut effectivement rencontrer dans la clinique les hommes freudiens ou les femmes lacaniennes qui constituent des cas « classiques ». Cependant, il y en a d'autres qu'il est difficile de ranger dans ces paradigmes, sachant que leur sexualité ne s'appuie pas sur le phallus qui est le centre de ceux-ci. Il s'agit ici des cas d'ambiguïté sexuelle, qu'elle étudie à travers trois cas masculins à la fin de son livre, et qui met en avant l'incertitude du sujet quant à sa sexualité. Si le phallus donne une réponse à la question du « comment me situer comme fille ou garçon », il ne permet pas de répondre à celle du pourquoi de ce choix.

L'inscription sexuelle est conduite par des équivoques imposées, souvent prélevées au discours maternel. Ce sont ces équivoques qui donnent son enveloppe formelle au symptôme et qui rendent incertain le choix d'une identité sexuelle. C'est ainsi que l'auteur met encore une fois en avant l'utilité de la théorie du sinthome qui nous permet d'aborder autrement l'identité sexuelle, car il est l'un de ces biais par lequel le sujet se choisit un sexe. C'est pourquoi le sinthome serait sexuel, comme l'annonce le titre de la conclusion de ce livre.

Pour conclure, il s'agit d'un travail exigeant et surtout exceptionnel par l'ampleur de son matériel clinique que je n'ai pas repris ici pour ne pas risquer de le réduire. Geneviève Morel revisite la théorie analytique et ses idées les plus difficiles dans un langage très clair et très construit qui nous permet d'avancer sans se perdre. Finalement, c'est un livre qui nous rappelle une dimension très importante de la psychanalyse, à savoir la remise en question continue des fondements de cette discipline.

C'est pourquoi je voudrais finir cet écrit par certaines des questions que suscite ce livre, notamment concernant les concepts des équivoques imposées et de la langue maternelle. En voici quelques-unes : Existe-t-il des équivoques dès le départ ? Peut-on supposer que les équivoques peuvent s'imposer, si l'on considère que c'est l'Un qui incarne l'injonction ? Ne pouvons-nous pas penser que, dans un premier temps, il y a des injonctions et que c'est le travail de séparation du sujet qui les transforme en une forme équivoque pour qu'une interprétation puisse être possible, dans la mesure où l'interprétation incarne la question du choix du sujet ? Les rendre ainsi équivoques ne serait-il pas alors un moyen de se séparer de cette injonction ? Si nous supposons que les équivoques peuvent s'imposer, alors s'imposent-elles d'office, ou est-ce l'interprétation même du sujet qui les fixe une fois pour toutes, donnant ainsi à ces équivoques une dimension de commandement ? Ou ne sont-ce pas ces

équivoques mais plutôt la langue même qui s'impose au sujet, faisant alors de la parole maternelle une loi ? Et cette langue appartient-elle vraiment à la mère ? Si c'est le cas, ne considère-t-on pas la langue maternelle comme un attribut dans le sens où elle appartiendrait à la mère ? Mais de quelle mère parlons-nous ? S'agit-il d'une personne ou d'une position ou encore d'une fonction ?

Melthem Kutahneci